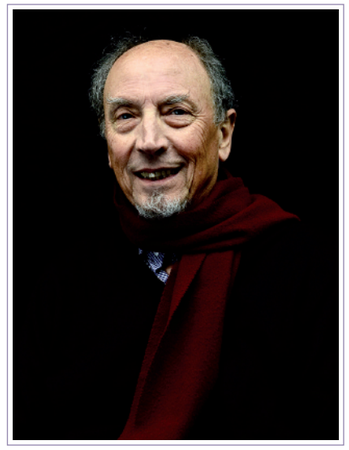
CLAUDE THOMAS, UN COMBAT PERMANENT POUR LA TOLÉRANCE



Claude Thomas est président du Centre francophonie de Bourgogne, une association qui promeut la francophonie en Bourgogne et organise depuis de nombreuses années des événements culturels.

Depuis combien de temps les rencontres de la diversité existent-elles ?

" Les 1ères rencontres ont eu lieu en 2009 et le Lycée Léon Blum y avait participé. Le thème était alors " de l'image de la femme dans le monde Maghrébin et dans le monde Africain ". Véronique Tadjo et Nadia Chafik étaient venues. Ces rencontres ont lieu tous les deux ans et portent chaque fois sur l'ouverture au monde, la découverte des autres cultures…
Cette année est la 5ème édition. Ces rencontres s'inscrivent dans une démarche citoyenne pour lutter contre les " a priori ", montrer que peu importe l'endroit où l'on habite, on est tous pareils même si nous n'avons pas la même culture, les mêmes idées, la même alimentation, etc. C'est une démarche citoyenne dans une société laïque, où les lois de la République s'appliquent à tous. Les religions ont leur place mais ne peuvent imposer leur loi ".

Quelles on été vos motivations pour mettre en place ce projet ?

" Je suis originaire de Charente, mes grands-parents et ma mère étaient analphabètes. Je suis le seul à avoir fait des études qui m'ont permis de devenir professeur. « L'ignorance est la nuit de l'esprit et une nuit sans lune ni étoile » selon un proverbe chinois.
Aussi en tant qu'enseignant je me suis senti investi d'une mission celle de transmettre la culture et la connaissance car c'est ça qui construit l'individu. L'école m'a formé, instruit, je devais le faire à mon tour.
Les préjugés de nombreuses personnes sont très souvent basés sur la non connaissance des autres, se transmettent sans même réfléchir et la télévision n'aide pas toujours à lutter contre ces préjugés !
Alors ma motivation c'est d'apporter, sans imposer, ce que j'ai reçu, à ma façon : quand j'étais professeur avec les élèves et maintenant au sein de cette association. Grâce aux livres de notre bibliothèque que l'on fait circuler, grâce aux débats que l'on organise, aux auteurs que l'on fait venir, on se bat pour la tolérance, le respect de l'autre, la liberté d'expression, la liberté de pensée, les droits de la femme… ".

Clémence, Julia et Manon

Directeur de publication : Claude THOMAS

Rédacteurs : BOUCHARD Clémence, BOLLERY Manon, DERLIQUE Pierre, FAYARD Vianney, FALAIZE Clémence, LALIGANT Julie, LAIMANT Mareva, MOUHAMADI Ilhan, LENTO Blanche

Journal réalisé par des élèves de 1ère L et Es, les Classes de 1ère CAP Coiffure et 1ère Bac Pro Esthétique du Lycée Léon BLUM ;
avec le soutien de leurs enseignants Mme Bollery, Mme Perceval, M. Dumont et du CLEMI Dijon représenté par Mme Barbery.

Crédits photos : Manon Bollery

Mise en page : Jyb Repro - Le Creusot

Imprimerie Jyb Repro - Le Creusot - 03 85 56 17 86

DIVERSITÉ NEWS

lycée léon blum

ÉDITO

À l'heure où les messages d'intolérance, de haine se propagent de façon virale sur les réseaux sociaux à chaque attentat, à chaque élection… il semble encore et toujours important de montrer que la diversité humaine est avant tout une richesse pour chacun. C'est en effet au contact des autres que l'on grandit, que l'on se construit, et que l'on s'enrichit.

L'ignorance et la méconnaissance de cultures différentes de l'autre nourrissent souvent des sentiments de peur et de défiance et sont à l'origine de barrières, de murs que certains construisent au sein de notre société.

Ces journées de la diversité représentent un temps indispensable à la réflexion sur ce sujet. Donner la possibilité aux jeunes, et à l'ensemble des citoyens de rencontrer, d'échanger avec des auteurs, des associations, des militants issus de toutes cultures, c'est l'occasion de donner vie à cette ouverture.

Vivre la diversité c'est d'abord rencontrer l'étranger.

Vivre la diversité c'est aussi échanger et découvrir les difficultés et la vie de l'autre. Vivre la diversité c'est s'ouvrir et s'intéresser aux différences.

Que ces journées de la diversité soient riches pour chacun et qu'elles fassent progresser la société !

Blanche et Clémence

LE JOURNAL des 5èmes RENCONTRES DE LA DIVERSITÉ

CENTRE FRANCOPHONIE DE BOURGOGNE

LAURIC, “ENFANT SORCIER” DEVENU CHAUDRONNIER

Dans le cadre de la **5ème rencontre de la diversité** organisée par le Centre Francophonie de Bourgogne, Lauric “enfant sorcier” du Congo RDC a livré un témoignage poignant sur son histoire et son parcours. Ce “jeune” homme âgé maintenant de 21 ans, est passé très près de la mort.

Lauric porte comme surnom “l’enfant sorcier”. Au Congo les enfants sorciers sont des enfants différents des autres, soit parce qu'ils sont handicapés, mal formés, hyperactifs …

Mais Le cas de Lauric et de sa sœur est plus délicat. En effet ils vivaient normalement avec leur famille jusqu'au jour où leur papa décède brutalement d'une crise cardiaque. Cette mort subite et inexpliquée par une maladie, laisse perplexe le village. Lauric âgé d'à peine 10 ans et sa sœur sont très vite soupçonnés et accusés par le prêtre, d’être des sorciers ayant provoqué la mort de leur père puis la maladie de leur mère.

Dès lors, ils vivront une véritable descente aux enfers, pris en otage dans un camp, ils doivent avouer qu'ils sont sorciers, Lauric refuse; il est alors fouetté, torturé, affamé pendant plusieurs semaines pour qu’il avoue, ce qu'il ne fera pas ! Chassé, il ne peut revenir dans sa famille à qui il pourrait attirer des ennuis, il doit alors vivre dans les rues et ce, pendant plusieurs années.

Il devient ce qu’on appelle alors à Kinshasa un enfant Shégué. Il vit traqué par les chasseurs de sorcier, il ne devra la vie sauve qu’à son grand-père qui le protège in extremis et l’envoie en France. Après plusieurs semaines de voyage dans le noir total, avec très peu de nourriture car enfermé dans un container de cargo, il arrive en France à Marseille. Il est alors âgé de 16 ans.

Fuyant le sud de la France pour retrouver à Nantes des personnes issues de son pays d'origine, il rencontre Jeannine Valignat, militante de l’association “Droits des étrangers” qui se bat pour qu'il obtienne le titre de réfugié politique. Il passe de familles d’accueil en familles d’accueil et obtient un bac pro en chaudronnerie. Jeannine Valignat, touchée par son récit, décide de faire de son histoire un livre : “Shégués, enfants du silence”. C'est ce livre qu'elle est venue présenter aux lycéens et au public du Creusot

Témoigner pour Lauric n'est pas chose facile, mais ainsi, il reprend confiance en lui et sa parole permet de combattre les stéréotypes et les a priori de tout genre. Lauric occupe un emploi de chaudronnier à Nantes et, en colocation avec ses amis, il vit maintenant une relation stable avec sa copine, il espère pouvoir progresser professionnellement.

Vianney et Clémence

Allez-vous continuer encore longtemps ?

“ Temps que j’aurai des idées (rires). Je fais des caricatures depuis l’âge de 12 ans et aujourd’hui je suis à la retraite…

Parfois j’entends des jeux de mot qui me font rire et je les note. Parfois même, j’ai des idées durant la nuit et je me lève pour les écrire puis vais me recoucher !

Ricardo a grand plaisir à dessiner la culture gitane, si souvent caricaturée et stéréotypée, pour nous la faire découvrir et la faire comprendre ”.

Mareva et Pierre

SAMIA MESSAOUDI, COMBAT POUR L’ÉGALITÉ DES DROITS

Madame **Messaoudi** est journaliste et membre d’une association « Au nom de la mémoire » qui milite pour l’égalité des droits entre tous : Français et immigrés

Pourquoi avez-vous décidé de militer pour l’égalité ?

“ Je suis une femme de 62 ans, née en France à Paris. Mes parents ont quitté l’Algérie pour la France pour trouver du travail. Nous sommes une fratrie de sept enfants. J’ai grandi et me suis construite avec l’idée que la vie d’immigré est bien différente de celle des autres. J’ai toujours eu envie de témoigner, écrire sur le combat des femmes, et notamment sur l’émancipation des femmes arabes.

Je pense par ailleurs qu’il faut que l’on soit tous à égalité salariale ”.

Quel a été votre but lors de la création de votre association « Au nom de la mémoire » ?

“ Je suis très attachée à une histoire, celle de « La mémoire de l’immigration ». Ceux qui quittent un pays pour un autre ne viennent pas de gaieté de cœur. Ils ont une histoire avant et une histoire ici. Au sein de cette association, créée en 1990, nous sommes donc cinq personnes qui travaillons sur ces mémoires là. Nous avons écrit des livres sur le mouvement ouvrier des immigrés, sur l’histoire de l’habitat. On ne parle pas beaucoup de nous, les immigrés, c’est pour cela qu’on a créé cette association ”.

Depuis que vous avez commencé, est ce que vous pensez que les points de vue ont changé ?

“ Oui mais il y a encore du travail car il reste toujours des inégalités, entre hommes et femmes, notamment des inégalités au travail par exemple. Il y a des choses qu’on accepte mieux maintenant qu’avant, ainsi il y a des fils d’immigrés qui sont aujourd’hui devenus maire.

Les jeunes issus de cette immigration s’inscrivent de nos jours dans le paysage politique et sportif. On accepte l’autre mais il reste quand même quelques sursauts de racisme ou de xénophobie parfois ”.

Mareva et Pierre

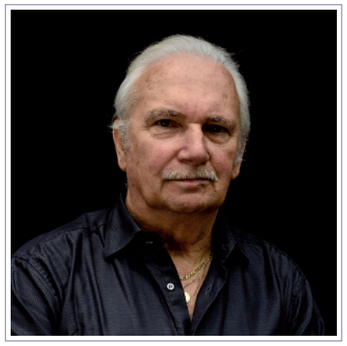
personne qui a réellement existé : j'avais 18 ans, je venais d'arriver en France, à la gare de Lyon. J'avais un sac en cuir que je portais à la taille, un sac que seuls les Marocains peuvent avoir. J'étais perdu, quand un jeune Algérien est venu me demander si j'avais du shit (rires). Après avoir discuté avec lui, il me dit qu'il ne savait plus qui il était. Normalement, quand on part de son pays c'est pour se reconstruire mais pour moi cet homme a raté son immigration puisqu'il n'est pas heureux. La France est un concept idéal, elle donne de l'espoir. Il est difficile de retrouver la perfection de la France dans d'autres pays ".

Pourquoi avoir choisi comme titre « le thé n'a plus la même saveur » ?

" C'est une phrase que dit le personnage dans le roman, car pour lui le thé de France n'a pas le même goût que le thé au Maroc, il se demande pourquoi : peut-être est-ce l'eau ? Ou le thé ? Il fait plusieurs essais et changements. Mais non, rien n'y fait. En réalité, c'est la personne qui a changé, ce qu'il est devenu loin de chez lui ".

Classes de 1ère CAP Coiffure et 1ère Bac Pro Esthétique Lycée Léon Blum

RICARDO : UN DESSINATEUR TSIGANE ATTACHÉ À SA CULTURE



Ricardo est un dessinateur de « carnets de dessins » comme il aime à se présenter, ni caricaturiste, ni dessinateur de BD. Il est le seul en France à dessiner la culture tsigane à laquelle il est très attaché. Né d'une mère espagnole et d'un père français d'origine italienne, mais tous deux d'origine tsigane.

Comment vous est venue l'idée de dessiner sur ces sujets là ?

" Un jour, j'ai envoyé mes vœux à une personne que j'avais rencontrée à un salon du livre et qui deviendra ma future éditrice chez Wallada.

J'avais dessiné sur cette carte de vœux, un hérisson qu'on appelle « Niglo » hérisson symbole de la culture tzigane ! Et elle m' a alors demandé d'en faire d'autres et par la suite, m'a proposé de faire une BD. Je me rappelle qu'au début, elle m'a conseillé de ne froisser personne !! "

Que voulez vous dénoncer à travers vos dessins ?

" Il y a plusieurs choses, au début, je dessinais les quatre groupes principaux qui composent ce qu'on appelle les gitans : les Roms (venus de Roumanie), les Manouches (venus du Nord est de l'Europe), les Sintis (gitans Italiens) et les Kalés (gitans espagnols) et je voulais témoigner de leurs conditions de vie. Ainsi mon premier dessin, évoque les aires de stationnement de ces communautés.

Je voulais dénoncer cette situation, mais aussi montrer différents métiers des gens du voyage en mettant un petit côté humoristique (rempailleurs de chaises, cordiers, musiciens…) et aussi tout ce que fait le gitan et qu'on appelle « la débrouille ».

Dans mes dessins je ridiculise parfois les gendarmes et eux ils en rient aussi ! Je dessine aussi les fêtes gitanes et utilise des phrases, des expressions de certaines personnes pour m'inspirer ".

…

ÉCRIRE, C'EST SE LIBÉRER

L'écrivain **Jeannine Valignat** est venue témoigner avec passion de son livre « Shégués, les enfants du silence » auprès des classes de 1ère Bac Pro coiffure et 1ère Bac Pro esthétique.

Pourquoi avoir choisi d'écrire sur les migrants ?

" Je veux dénoncer la vérité et faire réagir, déranger les populations. Il faut voir ce qu'il y a derrière les images, Ce qui se passe dans le monde, ce sont des hommes qui veulent le bonheur. Il faut mettre des mots sur la souffrance pour s'en libérer ".

Ecrivez-vous un autre livre en ce moment ?

"En ce moment, je n'arrive pas à écrire. En fait je ne sais pas comment ni par où commencer. Je voudrais écrire un livre de témoignages, dire la vérité avec des mots justes pour exprimer le bonheur de partager. Je voudrais parler des personnes qui aident les autres en difficulté : les familles hébergeantes, les associations comme celle créée par trois femmes pour obtenir de la nourriture à la banque alimentaire pour les mineurs réfugiés qui n'ont pas droit personnellement aux aides… ".

Ces rencontres ont-elles changé votre vie ?

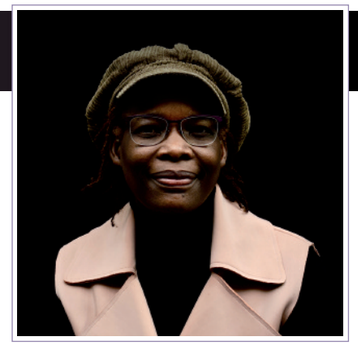
" Oui. On n'est jamais pareil après la rencontre d'un être humain. On s'enrichit de l'autre. Ces rencontres ont fait de moi ce que je suis aujourd'hui ".

Laquelle de ces histoires vous a le plus touchée ?

" Toutes. Il faut du temps pour s'en séparer et passer à quelque chose d'autre. Pourtant celle de la petite fille de quatre mois qui risquait l'excision me touche tout particulièrement car je suis une femme et que cela touche à l'intégrité du corps de la femme. Sa famille m'a demandé de l'aide. Quand nous avons gagné, elle était rayonnante. Son père était tellement heureux, ses gestes débordaient d'amour et c'est à ce moment-là que je me suis dis que cette petite fille était sacrée ".

Classes de 1ère CAP Coiffure et 1ère Bac Pro Esthétique Lycée Léon Blum

LUCY MUSHITA : LA PEUR D'ÉCRIRE



Lucy Mushita, est une écrivaine originaire du Zimbabwe et qui a grandi dans un village où existait l'apartheid, elle arrive en France avec son mari en 1986.

Lucy Mushita apprend la langue française en même temps que ses enfants. Cela lui permet, à elle et à sa famille, de s'intégrer dans la société française. Une fois cette langue maîtrisée, elle éprouve un besoin profond de raconter ses souvenirs d'enfance et de s'interroger sur sa culture.

Elle se met à l'écriture d'un roman très personnel qui nécessite de nombreuses d'années et qui s'étoffe au fil de ses voyages : Australie, Zimbabwe..

Ce roman n'était pas destiné à être publié, Lucy Mushita « se sent plus lectrice qu'écrivaine ». Mais un ami Australien, touché par son histoire lui conseille de l'envoyer à une maison d'édition.

Ce premier livre intitulé " Chinongwa " s'inspire des souvenirs de son enfance, et notamment de la vie et des comportements d'une grand-mère peu commode de son village. Elle y évoque aussi les mariages forcés. Madame Mushita, précise qu'il est impossible de s'opposer à ces mariages forcés « car c'est une question de vie ou de mort » et ne veut pas porter de jugement sur les pratiques culturelles de son pays car elle respecte malgré tout sa culture d'origine.

À sa grande surprise, son livre est aujourd'hui publié et traduit dans plusieurs pays. Partagée entre la pudeur de ses sentiments et l'envie de faire découvrir sa culture aux autres, timidement, elle évoque un éventuel roman.

Lento Blanche et Falaize Clémence

TÉMOIGNER POUR MIEUX COMPRENDRE ET ACCEPTER LA DIVERSITÉ

Yudit Kiss née en Hongrie est une économiste mais aussi une écrivaine qui a beaucoup voyagé, pour finalement s'installer en Suisse. Elle est l'auteure de plusieurs romans.

Le dernier, intitulé " La lessive et autres histoires de femmes migrantes " est un recueil de témoignages de femmes migrantes rencontrées à Genève et dans sa région.

À travers son histoire, Madame Kiss porte la parole de ces femmes migrantes qui le plus souvent n'osent pas, ne veulent pas, mentionner les passages douloureux de leur vie et de leur parcours de migrantes. Yudit Kiss cherche ainsi à montrer la beauté et la lumière de ces femmes qui ont tant souffert, elle nous confie « *ce sont des femmes si différentes, mais qui recherchent toutes la même chose que nous : la paix, la liberté et le bien vivre ensemble ; car malgré les cultures, les couleurs de peau et les religions différentes nous sommes tous identiques* ».

C'est pour toutes ces raisons qu'elle a décidé de publier son livre.

Un nouveau roman est prévu nous a-t-elle confirmé.

Lento Blanche et Falaize Clémence

ABEL JAFRI, LUTTER CONTRE LES PRÉJUGÉS

Est-ce que ce fut simple pour vous de parvenir à être acteur, est-ce que vous avez dû lutter contre des préjugés?

" Dans tous les cas, devenir acteur n'est pas simple. Ce n'est pas un métier facile car on dépend du regard et du désir des autres. C'est parfois une question d'âge, de physique. C'est un peu ce à quoi on est confronté dans la vie de tous les jours. On doit correspondre à telle enveloppe physique mais toi tu n'es pas comme ça et tu revendiques de pouvoir interpréter ce rôle mais on te dit non car tu es trop petit, trop gros… Tout cela peut générer une frustration. Moi je trouve ça ridicule et j'essaye de casser ces codes là car c'est totalement irrationnel. On aime les gens pour ce qu'ils sont et pas pour leur physique, on s'en fiche de ça. Ce qui compte c'est de se sentir bien avec la personne et pour un rôle c'est la même chose ".

Pour vous, en quoi une rencontre avec des lycéens est intéressante?

" C'est important pour moi d'échanger avec des jeunes. Vous êtes l'avenir. Je ne vis pas dans la nostalgie mais c'est important de regarder vers l'avenir tout en se souvenant de faits passés. C'est important de vous transmettre des choses mais vous aussi vous nous en transmettez car nous n'avons pas grandi de la même façon. Moi par exemple, je ne suis pas né avec un téléphone portable. C'est donc très important d'échanger avec vous car vous, vous nous transmettez également beaucoup de choses ".

Combien de langues parlez-vous ?

" Je parle couramment le français bien sûr et aussi l'anglais. Je suis capable de m'adapter à toutes les situations et c'est d'ailleurs ce qui fait de moi un bon acteur. Je suis donc capable d'apprendre un dialogue par cœur, et cela, peu importe la langue d'écriture. Pour Timbuktu, j'ai dû beaucoup travailler mon arabe car je le comprenais mais ne le parlais pas. Désormais je suis capable de parler l'arabe populaire et littéraire, ce qui m'a valu beaucoup de propositions de rôles au Moyen-Orient ".

Clémence, Julia et Manon

EL HASSANE AIT MOH, UN AMOUREUX DE LA FRANCE

El Hassane Aït Moh est venu à la rencontre des élèves de 1ère CAP COIF et 1ère Bac Pro ESTH du lycée Léon Blum pour échanger autour de son roman " Le Thé n'a plus la même saveur ".

Y a-t-il un peu de vous dans le roman ?

" Il y a dans la construction du personnage beaucoup de moi. Ce personnage est une construction à partir de l'expérience personnelle vécue. En quelque sorte, l'auteur se libère à travers les personnages de son livre ".

Pourquoi dans votre roman votre personnage dit « la France est une souffrance » ?

" Le personnage qui dit cette phrase dans le livre est une